

INTRODUCTION À UN MONDE PARADOXAL

« Les odeurs ! premier témoignage de notre fusion au monde¹ », écrit Bachelard. Plaisantes ou désagréables, les senteurs sont à la source de notre relation la plus intime et immédiate avec notre environnement. Dans les minutes suivant sa naissance, le nouveau-né posé sur le ventre de sa mère rampe vers son sein, guidé par sa fragrance. Des chercheurs ont aujourd'hui donné un fondement scientifique à cette expérience partagée depuis longtemps par les mères de famille : ils ont montré que le colostrum, le « premier lait », possède une saveur comparable à celle du liquide amniotique dont le fœtus éprouve l'arôme durant sa gestation. Le nourrisson s'ouvre donc au monde par l'odeur, comme la statue de Condillac² : que le parfum d'une rose éveillait à la vie. Si l'on se tourne vers l'histoire de l'humanité, l'importance des parfums est attestée dès l'âge du bronze en Méditerranée orientale, au Levant, en Égypte et en Mésopotamie où l'on a trouvé trace de l'usage d'aromates utilisés en fumigations pour honorer les dieux. Moins réputée pour ses parfums que le Proche-Orient, la civilisation occidentale, qui intéresse cet essai, en usa dès l'Antiquité avec passion, à profusion et à diverses fins : le culte des dieux et des morts qui consommait

1. *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 118.

2. Le philosophe sensualiste Condillac décrit le processus de connaissance en recourant à la fiction d'une statue qu'éveille au monde une première sensation, celle du parfum d'une fleur : « Elle sera par rapport à nous une statue qui sent une rose ; mais par rapport à elle, elle ne sera que d'odeur même de cette fleur. » *Traité des sensations* [1754], Paris, Fayard, 1984, p. 15. Commencant par l'odorat, le philosophe sensualiste traita semblablement de tous les sens et les jugea propres à nous renseigner sur les qualités des choses dont ils attestent l'existence.

force aromates car les fumées parfumées montant des bûchers de bois odorants symbolisent l’alliance du divin à l’humain ; le soin des corps et de l’environnement avec l’aromathérapie chargée d’assurer l’hygiène corporelle et de prévenir puis de combattre les épidémies ; le plaisir érotique et, plus simplement, le bien-être personnel et collectif tant le parfumage fut toujours associé à la propreté et à la mise en valeur des personnes et des lieux de vie. Étrangement, pourtant, notre culture tant éprise de bonnes senteurs a discrédité l’odorat avec une telle énergique constance que la parfumerie en acquit une réputation de frivolité : la raison en est à la fois simple et intéressante...

Toute civilisation instaure une hiérarchie sensorielle¹ qui instruit une représentation du corps et gouverne ses formes communicationnelles. L’Occident a privilégié les sens de la vue et de l’ouïe, voire même du toucher, capables d’informer la cognition, mais il a méprisé l’odorat et le goût régis par les émotions. Notre sens olfactif fut réputé animal, inapte à la connaissance et si préjudiciable aux relations sociales que les traités des bonnes mœurs veillèrent à son inhibition : « Les hommes s’appliquent, pendant le “processus de civilisation”, à refouler tout ce qu’ils ressentent en eux-mêmes comme relevant de leur “nature animale”² », confirme Norbert Elias. Freud fit de la censure de l’olfaction l’élément déclenchant de ce processus de civilisation qu’il narre dans un récit purement fictionnel. Quand l’homme, écrit-il, abandonna la marche à quatre pattes et se redressa, le regard portant au loin, il convertit ses priorités sensorielles, décidant ainsi de l’avenir de son espèce : la survie fut désormais confiée aux excitations visuelles et le nez dut oublier la griserie des odeurs profondes ou musquées issues de l’humus et des congénères. « Le retrait à l’arrière-plan du pouvoir excitant de l’odeur semble être lui-même consécutif au fait que l’homme s’est relevé du sol, s’est résolu à marcher debout.³ » La visibilité

1. La notion de *sensorialité*, terme dû à Merleau-Ponty, désigne l’ensemble des modalités sensorielles, le sensoriel concernant « la sensation sur le plan psycho-physiologique » (*Grand Robert*) ou « la sensation considérée sous son aspect objectif ou cognitif » (*Dictionnaire Foulquié et Saint-Jean*). Paul Valéry parle du « plaisir d’espèce commune, le fait purement sensoriel » (*Variété. Théorie poétique et esthétique*, tome 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1298).

2. *La Civilisation des mœurs*, trad. P. Kamnitzer, Paris, Pocket, 1976, p. 172.

3. *Malaise dans la civilisation*, trad. Ch. et J. Odier, Paris, PUF, 1971, n. 1, p. 50.

nouvelle des organes génitaux appela leur protection qui engendra la pudeur, le confinement des femmes pendant leurs menstrues et la substitution d'une sexualité continue, mais contrôlée, à une érotique conditionnée par l'excitation olfactive toute proche. La civilisation commença donc, pour Freud, avec la restriction des plaisirs olfactifs qu'il concevait tel l'indice d'un résidu de bestialité ; le fondateur de la psychanalyse en voulait pour preuve la priorité éducative consistant à enseigner aux jeunes enfants le dégoût pour les excréments : « Pareille dépréciation serait impossible si leur forte odeur ne condamnait pas ces matières retirées au corps à partager le sort réservé aux impressions olfactives après que l'être se fut relevé du sol. Ainsi donc l'érotique anale succombe la première à ce "refoulement organique" qui ouvrit la voie à la civilisation. »¹

Tout cela n'est que spéculation théorique, précise Freud, mais cette thèse est un révélateur particulièrement vivant de la gêne dont témoigne la pensée occidentale à l'égard des odeurs. La contestation par Oliver Sacks de la connexion freudienne du nez et du sexe nous intéresse ici pour sa confirmation de la relégation de l'odorat comme condition du développement culturel. Nous nous référons à une étude de cas nommée *Dans la peau d'un chien*, parue en 1985 dans le recueil intitulé *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*.

Un étudiant en médecine, Stephen D., qui absorbait régulièrement des amphétamines, rêva qu'il était un chien ; après son réveil, il bénéficia durant trois semaines d'un odorat surdéveloppé et, plus tard, décrivit la richesse de cette sensorialité éphémère : sa vision des couleurs s'était enrichie de nombreuses nuances mais l'exaltation de son odorat avait transformé sa vie ; il pouvait se diriger dans New York à l'odeur, reconnaissait la physionomie et l'humeur olfactives de tous ses amis ou patients. La pulsion de renifler le tenaillait car, confia-t-il « "rien n'était vraiment réel avant que je l'aie senti", mais il se retenait en présence des autres de peur de paraître déplacé² ». Intenses et excitants, les effluves sexuels ne l'étaient pas plus que les arômes émanant de la nourriture : Sacks attache beaucoup d'importance à ce trait qui contredit la suresti-

1. *Ibid.*

2. *Dans la peau d'un chien*, trad. E. de la Héronnière, Paris, Seuil, « Points », 1988 pour la traduction française, p. 204.

mation sexuelle par Freud. Au-delà du plaisir ou du déplaisir, les odeurs représentaient « toute une esthétique, tout un jugement, toute une signification nouvelle (...). “Un monde concret, d’une spécificité irrésistible, disait-il, un monde d’une immédiateté, d’une signification immédiate écrasante”¹. » Intellectuel et enclin à l’abstraction, Stephen D., une fois devenu « chien », trouva la catégorisation et les concepts difficiles et irréels eu égard à son nouvel univers si vivant, varié et immédiat. Quand il « guérit », il perdit ses capacités sensorielles exceptionnelles pour retrouver le monde humain et « sa morne abstraction. “Je suis content d’en sortir, dit-il, mais, en même temps, c’est une perte terrible. Je sais maintenant à quoi nous renonçons en étant civilisés et humains. Cet autre côté, ‘primitif’, nous en avons besoin, aussi”². » Seize ans plus tard, devenu le docteur D., Stephen n’avait pas connu de récurrence mais conservait la nostalgie de cet univers de sensations si pures, pleines et riches : « Si seulement je pouvais parfois revenir en arrière et redevenir chien³ » soupirait-il.

Oliver Sacks impute le démarrage de la civilisation à l’inhibition de tous les sens et non pas seulement à la répression de l’hyposmie. Il reste qu’il s’entend bien avec Freud sur le renoncement à l’empire et à l’emprise des odeurs comme condition du développement de la pensée conceptuelle à l’origine du processus civilisationnel : l’odorat ou le concept, il faut choisir, la conquête et la maîtrise du monde sont à ce prix – le nez humain n’est qu’un mufle !

Si nous quittons ces constructions mentales, fussent-elles fondées sur des observations, pour revenir à l’histoire de notre civilisation⁴, nous retrouvons ce discrédit du nez, si lourd de conséquences pour la conception des odeurs et du parfum. Les choses n’avaient pourtant pas si mal commencé et les débuts de notre

1. *Ibid.*

2. *Id.*, p. 205.

3. *Ibid.*

4. D’autres civilisations ont évolué différemment : ainsi les Nuer, étudiés par Evans-Pritchard, apprennent-ils le monde par le toucher et l’odorat, « instances par lesquelles on enseigne les valeurs, les normes et les règles auxquelles ils obéiront lorsqu’ils seront adultes ». Voir F. Affergan, « De combien de corps disposons-nous ? », article paru dans *La Voie des sens, Hermès*, n° 74, sous la dir. de B. Munier et E. Letonturier, Paris, Hermès/CNRS, 2016, p. 47.

culture ne laissaient pas présager une telle sévérité. Sans vouloir esquisser une histoire de la philosophie de l'odorat – tâche dont s'est brillamment acquittée Chantal Jaquet¹ –, nous proposons quelques coups de sonde nécessaires à l'intelligence de la relégation de l'olfaction.

Platon reconnut dans le *Philèbe* l'existence de plaisirs olfactifs *purs* (non mêlés de douleur), mais les jugea d'une qualité hédonique inférieure à ceux que procurent les couleurs : fugace, l'odeur est quelque chose d'« à demi-formé » dit le *Timée*. Intéressante, cette critique désigne et annonce un grief tenace en notre culture qui répugne à reconnaître art et beauté à l'éphémère : un parfum, même original et splendide, n'est pas aujourd'hui conçu comme une œuvre d'art parce qu'il s'évapore. Aristote fit de l'odorat un sens intermédiaire entre la vue et l'ouïe, d'une part, le goût et le toucher de l'autre : il qualifia les premiers de *distanciés*, en vertu de leur capacité à mettre leur objet à distance d'examen, et les seconds de sens *proximaux* exigeant le contact ; en position médiane, le sens olfactif fut donc jugé moins cognitif que la vue mais plus spirituel que le goût dont l'activité exige la mise en bouche des aliments. Le Stagirite insistait sur l'aptitude de l'olfaction humaine, moins vive et subtile que le flair animal, à jouir de senteurs agréables indépendamment de leur utilité.

La philosophie ultérieure fut, tout à la fois, plus indifférente et moins indulgente ou favorable à l'odorat. Plus *indifférente* car après Théophraste, successeur d'Aristote à la tête du Lycée, plus aucun philosophe ne consacra de traité aux odeurs et à l'olfaction. Moins *indulgente* parce qu'elle surestima les désagréments dus aux mauvaises odeurs et négligea les plaisirs olfactifs. La prégnance de la spiritualité de la vue fut toujours plus énergiquement opposée à l'animalité du flair. Les grandes découvertes qui firent connaître les peuples nommés aujourd'hui « premiers » renforcèrent ce trait : aux xvii^e et xviii^e siècles, le père Lafitau puis James Cook, relatant leurs rencontres avec des Indiens d'Amérique, insistèrent sur leur supériorité olfactive vouée à s'estomper avec les progrès de la civilisation. Le nez flairant de diffuses senteurs parut muffle à Buffon et Charles Darwin vit dans l'infériorité olfactive humaine l'indice

1. *Philosophie de l'odorat*, Paris, PUF, 2010.

2. 66d, trad. A. Rivaud, Paris, Belles Lettres, 1970, p. 191. Nous soulignons.

du dépassement de la bestialité. Condillac eut beau défendre la vocation cognitive de tous les sens, la tradition retint la conception de Kant : la vue, l'ouïe et le toucher, sens objectifs, « apportent plus pour la *connaissance* de l'objet extérieur qu'ils ne mettent de mouvement dans la conscience de l'organe affecté¹ » ; la subjectivité de l'odorat et du goût, en revanche, les tourne vers la « délectation » passive. Le philosophe fit même de l'odorat le dernier sens de l'intime : « contraire à la liberté, il est moins social que le goût (...) car l'absorption par l'odorat (dans les poumons) est encore plus intime que celle qui se fait dans les cavités réceptrices de la bouche². »

La confusion entre la respiration et l'inhalation, souvent déplorée, traduisait un malaise dû à l'impression d'inspirer autrui et l'environnement sans pouvoir s'en défendre : le XVIII^e siècle en fit un thème récurrent de la philosophie, des sciences sociales, des traités d'hygiène et de la littérature qu'épouvantait l'impossibilité de se soustraire à une olfaction ogresque et malsaine. On concevait alors l'odeur comme le produit de l'inhalation de corpuscules détachés des corps et toujours susceptibles d'infecter l'organisme lors du contact avec les fosses nasales et les poumons. Philippe Hecquet, doyen de la Faculté de Médecine de Paris en 1733, allait même jusqu'à imputer « les convulsions de Saint-Médard à la stimulation érotique due au choc de corpuscules émanés des convulsionnaires³ ». Le siècle de la révolution industrielle, qui connut encore la peste, développa une sorte d'« hyperesthésie collective⁴ » réactive aux puanteurs stagnant dans les taudis urbains, les usines, les hôpitaux et les prisons : en ces temps de « mythologies prépastorienne⁵ », écrit Alain Corbin, on pensait inspirer des poisons aériens ; l'aversion naturelle pour les puanteurs s'allia à la peur de la contamination par les miasmes atmosphériques. De façon énergiquement imagée, Simmel jugea que l'on préférerait renoncer à bien des privilèges et s'imposer toutes sortes de sacrifices plutôt que de supporter « le contact corporel avec le peuple baigné

1. *Anthropologie du point de vue pragmatique*, livre I, § 21, trad. M. Foucault, Paris, Vrin, 1994, p. 37.

2. *Id.*, p. 40.

3. A. Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 1982, p. 51.

4. A. Corbin, *op. cit.*, p. I.

5. *Id.*, p. 267.

de “l’honorable sueur du travail” » ; il en conclut : « La question sociale n’est pas seulement une question d’éthique, mais aussi une question de nez¹. » Le dernier mot revient à Marcuse qui, à l’école de Freud, imputa à l’odorat et au goût « les vicissitudes des “sens de proximité”² ». La crainte de ce que l’on nommait jadis des « venins atmosphériques » ne cessa jamais. On sait aujourd’hui que les halos de molécules environnant les objets olfactifs sont de la même substance que les objets eux-mêmes car les molécules respirées n’en sont pas le reflet mais la réalité même³ : « L’odeur est une expérience sensorielle qui se présente avec les caractéristiques d’une sensation⁴ » décrit élégamment André Holley

La messe est dite : notre odorat est un sens inférieur à tous points de vue : cognitif, hédonique et social⁵. Les sciences humaines, la médecine et les sciences exactes s’accordèrent pour le concevoir telle une faculté peu développée et médiocrement utile que les progrès de la culture auraient fait régresser. « La disqualification de l’odorat, sens de l’animalité selon Buffon, exclu par Kant du champ de l’esthétique, considéré plus tard par les physiologistes comme un simple résidu de l’évolution, affecté par Freud à l’analité, a jeté l’interdit sur le discours que tiennent les odeurs⁶ » conclut Alain Corbin : ce *discours* fut laissé aux poètes et aux romanciers qui, tout au long du XIX^e siècle, notamment, firent des odeurs et des parfums les plus sûrs alliés de la suggestion narrative.

Les choses changèrent une fois obtenu le « silence olfactif⁷ » : il résulta de la lutte menée par le siècle de la révolution industrielle contre les puanteurs urbaines et de la conquête des formes modernes de l’hygiène, au siècle suivant. Une révolution percep-

1. *Sociologie. Étude sur les formes de socialisation*, trad. L. Deroche et S. Muller, Paris, PUF, 1999, p. 638.

2. H. Marcuse, *Eros et civilisation*, trad. J.-G. Nény et B. Fraenkel, Paris, Minuit, 1963, p. 45.

3. Les molécules les plus volatils et proches de la périphérie diffusant plus vite que les molécules plus lourdes, nous n’inhalons pas les objets selon leur exacte composition moléculaire.

4. *Éloge de l’odorat*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 125.

5. On consultera la brève et magistrale histoire des sens de B. Valade, « Les cinq sens : diversité et divergences de savoirs désunis », in *Hermès*, n° 74, éd. cit., p. 33 à 42.

6. A. Corbin, *op.cit.*, p. 267.

7. Expression souvent reprise après son emploi par A. Corbin, *op. cit.*, p. II.

tive, que manifestait une curiosité inédite pour le monde de l'odorat, apparut dans les années 1970. Un beau livre de l'helléniste Marcel Detienne, *Les jardins d'Adonis*¹ portant sur *La mythologie des aromates en Grèce*, parut l'annonciateur, en 1972, des recherches contemporaines en philosophie et en sciences humaines. Dix ans plus tard, *Le Miasme et la jonquille*, ouvrage fameux d'Alain Corbin, donna l'impulsion décisive aux travaux sur le rôle individuel, social et culturel de l'odeur. Des essais parurent en histoire et en anthropologie avec Paul Faure et Annick Le Guérer ; en philosophie et en esthétique avec Chantal Jaquet ; en anthropologie et en ethnologie avec David Howes, Joël Candau et Dominique Somda, puis en psychobiologie avec Benoist Schaal. La liste, seulement indicative, est très loin d'être close. De grandes revues françaises consacrèrent des numéros à l'olfaction : *Autrement* en 1987, *Terrain* en 2006, *Communication* en 2010, *Iris* en 2012, *Hermès* en 2016, tandis que des ouvrages collectifs de qualité se multipliaient. Il était temps : Pascal Lardellier se plaignait de ce que l'odorat et les odeurs fassent figure d'« impensés de la relation (...) [de] trous noirs épistémologiques² » dans les sciences de la communication. De leur côté, les professionnels se mobilisaient : avec des écrits parus en 1977 et 1980, le parfumeur Edmond Roudnitska³ inaugura la fronde de ses pairs, unis pour revendiquer la dignité et le statut d'œuvre d'art pour les grands parfums.

Inspirées par les sciences humaines, les sciences exactes s'étaient, elles aussi, laissé captiver par la vue, l'ouïe et même le toucher⁴ en ignorant l'odorat. La chimie elle-même, dont est débitrice la parfumerie de synthèse, s'était orientée vers des finalités plus pratiques que théoriques, appliquées à la pharmacie, la cosmétologie et, bien

1. Paris, Gallimard, « NRF », 1972.

2. *À fleur de peau*, sous la dir. de P. Lardellier, Paris, Belin, 2003, p. 7.

3. *L'Esthétique en question* et *Le Parfum* tous deux publiés aux PUF. Le second, un « Que sais-je ? », a connu cinq éditions depuis 1980. Depuis, J.-C. Ellena a publié en 2007 un autre « Que sais-je ? » également intitulé *Le Parfum*.

4. Dès les années 1830, la psychophysique débutante s'était souciée de sensibilité tactile et usait du compas conçu par Ernst Heinrich Weber (1795-1878) pour établir des relations quantitatives entre l'intensité du *stimulus* et la sensation. Plus tard, Alfred Binet, psychologue français (1857-1911), travailla à la « mesure de la sensibilité », suivant le titre d'un de ses articles parus dans « L'Année sociologique ». Voir N. Dias, « Une pointe ou deux ? Le destin anthropologique du compas de Weber », in *Terrain*, n° 49, p. 51-62, 2007.

sûr, à la composition de parfums. Les premières, la biologie et la psychologie interrogèrent le rôle communicationnel de l'odorat chez l'homme et les animaux. De leur côté, les sciences cognitives, qui projetaient dans le domaine olfactif les paradigmes utilisés dans « le cadre des recherches élaborées dans le domaine “visuo-verbal”¹ », modifièrent leur approche. Des progrès considérables furent accomplis en neurobiologie, comme l'atteste André Holley, auteur d'importants ouvrages comme *Éloge de l'odorat* en 1999 et *Le sixième sens* en 2015. Le prix Nobel de médecine obtenu en 2004 par les Américains Linda Buck, microbiologiste, et Richard Axel, médecin et biochimiste, eurent une grande influence sur l'essor des études appliquées à l'olfaction. Leurs travaux sur les récepteurs ont montré que le système olfactif mobilise des centaines de types de récepteurs moléculaires alors que les autres systèmes sensoriels n'utilisent que quelques gènes : « La nature de la tâche, à savoir la détection et la discrimination d'un grand nombre de molécules, appelait sans doute ce choix génétiquement coûteux² » qui dote d'un grand avenir les recherches sur l'odorat. La compréhension moderne du système olfactif est à présent ouverte : on connaît le rôle de conducteur d'affects à valeur cognitive de l'odorat sur les états mentaux et la vieille hypothèse de la dégénérescence du sens olfactif est ruinée. L'appareil olfactif humain « s'est développé de manière à avoir des capacités uniques par rapport à celui de tous les vertébrés, écrit Pierre-Marie Lledo, directeur de l'unité de perception et mémoire olfactive de l'Institut Pasteur : nous sommes seuls à pouvoir mettre un objet alimentaire dans la bouche, à le réchauffer et à avoir ensuite, par voie rétronasale, une stimulation de l'appareil olfactif³. » Beaucoup de progrès restent pourtant à accomplir pour pouvoir évaluer la place et l'influence des messages odorants dans notre connaissance du monde, nos relations avec autrui, nos émotions et nos décisions.

1. H.-P. Lambert, citation de D. Dubois et C. Rouby in « L'imaginaire, les neurosciences et l'olfactif : confirmations et extrapolations », in *Iris*, n° 33, Grenoble, Ellug, 2012, p. 38.

2. André Holley, « Système olfactif et neurobiologie », in *Terrain*, n° 47, *Odeurs*, Paris, MSH éditions, 2006. p. 108.

3. *Le Monde*, 6 octobre 2004. Référence indiquée par C. Jaquet, *op. cit.*, Paris, PUF, 2010, p. 27.

Nous avons donc vécu un renversement de paradigme : longtemps perçu comme un reliquat de l'évolution, parent pauvre des recherches scientifiques, l'odorat révèle une richesse exceptionnelle et se prête désormais à des travaux féconds. Majeur pour ce qui concerne la science, ce phénomène peut également être envisagé comme une occurrence supplémentaire des paradoxes, inversions et antinomies animant le monde olfactif dont témoigne notre langue : c'est ainsi qu'à la repoussante image freudienne du sauvage humant le sol s'oppose le flair du détective, paradigme de l'intelligence déliée qui « sub-odore¹ » la vérité recherchée, la « pressent ». L'homme intuitif est dit « avoir du nez », soit la capacité de distinguer d'un seul coup, en une perception intuitive et fulgurante, ce que le raisonnement met du temps à concevoir. L'expression « à vue de nez » unit en un oxymore les deux sens les plus traditionnellement opposés pour signifier la compréhension rapide, *l'esprit de finesse*. Madame de Sévigné écrivait : « Il a bon nez, il n'est pas longtemps la dupe² » et, dans une lettre au roi de Prusse d'août 1759, Voltaire jugeait qu'il « y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin ». L'olfactif apparaît donc comme l'homologue de l'intellectif après en avoir semblé l'antithèse. Plus trivialement, on dira « j'ai reniflé » les enjeux d'une situation ou les intentions d'une personne. Affirmer qu'une affaire « sent mauvais » ou « sent le roussi » indique la capacité d'un sujet subtil à repérer rapidement risque et malhonnêteté : une fois « mis au parfum », il se félicitera d'avoir eu « le nez creux », l'aisance de l'inspiration désignant un esprit avisé ou *sagace*³. L'homme qui a « du nez » saura se prémunir contre tout individu « puant » que l'on ne saurait « sentir ». La métaphore se greffe même parfois sur l'expérience sensible, ainsi les frères Goncourt parlent-ils d'un « concierge rougeaud, obèse, puant la vie comme on pue le vin⁴ ». Tout se passe comme si l'odeur trahissait l'intimité morale de la personne, respirée avec plaisir ou dégoût, et pouvait même révéler l'humeur d'une époque : dans son

1. Subodorer, du latin *sub* (sous) et *odorari* (sentir), est rarement employé en relation avec une odeur mais signifie le plus souvent soupçonner, deviner... flairer.

2. Lettre 183 du 19 juillet 1671, *Correspondance*, vol. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 299.

3. Le latin *sagax* désigne le détenteur d'un odorat subtil et, parfois aussi, d'une oreille fine.

4. E. et J. de Goncourt, *Journal*, tome 2, Paris, Flammarion et Fasquelle, 1935-6, p. 39.

Journal en date du 7 mars 1943, André Gide nota que « la France puait la défaite à plein nez » bien avant la guerre.

La puissance cognitive du nez finit par valoir pour la sensation en général puisque l'on « se *sent* bien ou mal dans sa peau ». Le français, il est vrai, n'a qu'un verbe, *sentir*, pour désigner les sensations olfactive, gustative et tactile, voire même l'expression d'un sentiment, alors que l'anglais dispose de *to smell* et *to feel* ; l'allemand utilise *riechen* pour sentir une odeur, *schmecken* pour éprouver une saveur, *fühlen* pour se sentir bien ou mal et *spüren* pour éprouver une sensation (de chaleur ou de froid). Tout se passe donc comme si notre langue exprimait l'action générale de sentir par l'olfaction si présente dans l'usage métaphorique : le nez en vient à extérioriser la conscience morale de son détenteur : ne dit-on pas qu'il frise ou qu'il s'allonge pour dénoncer le mensonge à la façon du nez de Pinocchio ?

Plaisant, cet exercice de la métaphore doit être pris au sérieux et Nietzsche en fit l'outil et l'enseigne de sa morale. « Ce nez (...) dont aucun philosophe n'a encore parlé avec respect et gratitude, écrit-il, est même, pour l'instant, l'instrument le plus fin dont nous disposions : il est capable de discerner des différences minimales de mouvement que le spectroscopie ne constate pas. Nous ne possédons à l'heure actuelle de science que dans la mesure exacte où nous sommes décidés à *accepter* le témoignage de nos sens¹. » Nietzsche se targue de pouvoir détecter la puanteur émanant du ressentiment et des idéaux ascétiques car il *flaire* « le cœur, l'intimité secrète les “entrailles” de toute âme² ». Le nez fait pièce aux arguties des philosophes car l'odeur s'impose, sans tricherie – nous verrons au cours de ce livre combien ce caractère fit privilégier l'odorat par la tradition religieuse, païenne et monothéiste, tel le sens le plus à même de recueillir la révélation divine, toujours parfumée. La vertu embaume, répètent les moralistes et les théologiens, curieusement rejoints par Nietzsche qui peste contre les âmes « malodorantes » confites en mauvaise foi : il leur oppose son habitude de respirer un air non pollué par la respiration des foules : « Tout mon *Zarathoustra* n'est qu'un dithyrambe en l'honneur de

1. *Crépuscule des idoles*, in *Œuvres complètes*, trad. J.-C. Emery, Paris, Gallimard, « NRF », 1974, p. 76.

2. *Ecce Homo*, § 8, éd. cit., p. 255.

la solitude ou, si l'on m'a compris, en l'honneur de la *pureté*¹. » L'air pur tant prisé par le philosophe de Sils Maria se hume auprès des cimes où jaillit pour lui seul « la source du plaisir² » : le souffle de l'esprit est celui du vent qui balaie les miasmes au sommet des montagnes où l'on inspire ce néant d'odeur qu'offre la neige épaisse et blanche. Bachelard nota néanmoins que ce « flair, dont Nietzsche s'est si souvent enorgueilli, n'est pas une vertu d'*attrait*³ », mais un instrument pour détecter et fuir la puanteur émanant de tout ce qui stagne, saletés morales et physiques mêlées. Il n'est (presque) pas question de parfums dans son œuvre : comment un tel fervent de l'air glacé des sommets aurait-il pu aimer des fragrances dont l'exhalaison requiert humidité et chaleur ? Il présente pourtant *Aurore*, sa « campagne contre la morale », tel un livre offrant non l'odeur de la poudre mais « des parfums tout autres⁴ », agréables aux narines subtiles.

Splendeurs et misères de l'odorat, grandeur et décadence du nez : Patrick Süskind, dans *Le Parfum*, se plaît à réconcilier ces polarités. Son héros, Jean-Baptiste Grenouille, est un monstre génial : seul parmi les hommes, il est tout à la fois inodore et capable de décomposer ou de recomposer n'importe quelle senteur pour créer des parfums si somptueux que l'on se croit en paradis. Or, si nul n'échappe aux odeurs, tout être est également identifiable par une fragrance particulière : le sens olfactif exerce une tyrannie dont l'homme soupçonne rarement l'étendue et Grenouille entend régner sur les hommes par son emprise sur leur odorat. « Car l'odeur était sœur de la respiration. Elle pénétrait dans les hommes en même temps que celle-ci ; ils ne pouvaient se défendre d'elle, s'ils voulaient vivre. Et l'odeur pénétrait directement en eux jusqu'à leur cœur, et elle y décidait catégoriquement de l'inclination et du mépris, du dégoût et du désir, de l'amour et de la haine. Qui maîtrisait les odeurs maîtrisait le cœur des hommes⁵. »

1. *Id.*, p. 256.

2. *Ibid.*

3. *L'Air et les songes*, Paris, Le Livre de Poche, 1943, p. 176.

4. *Ecce Homo*, éd. cit., p. 302.

5. *Le parfum, histoire d'un meurtrier*, trad. B. Lortholary, Paris, Fayard, 1986, p. 191.

En effet, la longue histoire des fragrances, celle des combats contre les puanteurs pour les convertir en parfums, est faite d'essais et d'échecs pour s'attacher le cœur des hommes et l'amour des dieux ; elle raconte comment obtenir la séduction, la santé, la jeunesse et même l'immortalité. Le parfum est le foyer d'une symbolique fort riche instruisant l'imaginaire corporel. Son usage s'inscrit dans les pratiques religieuses et profanes, instaure une partition sociale et construit peu à peu le paysage de l'identité personnelle dans ses relations avec l'humain et le divin. Il joue un rôle dont il importe d'évaluer la profondeur dans les domaines du sacré, de la représentation et des soins du corps, de l'érotique et des relations sociales. Venue du fond des âges, la passion pour les aromates et les parfums génère un comportement spécifique instruisant une représentation du corps menant à concilier des conceptions opposées. Nous sommes ici au cœur d'antinomies enchevêtrées dont nous retrouverons la trace de l'Antiquité aux temps modernes. De la puanteur au parfum, du muffle au nez, de la trivialité à la subtilité, l'odeur accompagne et nourrit le sentiment qu'a l'homme de lui-même, de sa misère et de sa grandeur. L'histoire, la religion, la sociologie, l'anthropologie et la psychologie témoignent de ces contradictions.

Dans les pages et les chapitres qui vont suivre, nous proposons une histoire occidentale de la sensibilité à l'odeur et aux parfums mêlée à l'intelligence de leur symbolisme. Un premier chapitre consacré au statut de l'aromate dans l'Antiquité grecque et romaine dégagera une symbolique de la senteur dont le reste de l'essai éprouvera la légitimité et la permanence. Notre projet exige un détour par le Moyen-Orient, c'est-à-dire par le contexte géographique instruisant l'usage des parfums dans la Bible dont nous traiterons au chapitre II : nous y trouverons les connaissances nécessaires à la pénétration du rôle religieux et mystique des fragrances. Afin d'éviter la monotonie d'un parcours historique, nous ferons étape, au chapitre III, pour inventorier les symboles, les images, la mémoire et le langage attachés au parfum : ceci nous munira d'un lexique utile à l'appréhension de la laïcisation de l'usage des parfums dont nous suivrons le développement, au chapitre IV, jusqu'à l'invention de la parfumerie de synthèse. Le chapitre V interrogera la façon

dont l'imaginaire moderne du parfum puise à des mythes et à des contes archaïques qu'interprètent les récits publicitaires. L'étude du statut social de l'odeur intéressera le chapitre VI, également appliqué à la question de l'existence d'odeurs subliminales et de leurs conséquences sur la perception de l'homme. Le livre s'achèvera avec un dernier chapitre consacré aux rêves et aux usages d'une osmologie pensée à l'ombre du troisième millénaire : depuis les techniques de manipulation par l'olfaction jusqu'à la place du parfum parmi les arts.

Afin de ne pas alourdir le développement, nous avons placé en notes les précisions techniques concernant la documentation sur le parfum : fabrication passée et présente, dosages, etc.